

# *Coup de point !*

Ecrit par Dim Anov – 1<sup>er</sup> Octobre 2013

Illustration de couverture réalisée par Lostopium



J'ouvre les yeux.

La pièce est encore plongée dans le noir mais je sais que derrière les volets clos, les premiers rayons de soleil viennent déjà chatouiller le ciel. Pas besoin de regarder le réveil pour connaître l'heure : il est très précisément sept heures du matin. Avec les années, j'ai appris à me fier à mon horloge biologique interne. Il faut dire que pas une fois, elle ne m'a failli. D'un geste décidé, je repousse drap, couvertures et édredon. J'aime empiler et superposer les couches. Pour une raison que je ne saurai expliquer, j'en ai besoin. Sans ce poids réconfortant au-dessus de moi, il m'est impossible de trouver le sommeil.

Assis sur le bord du lit, je m'étire consciencieusement avant de bailler longuement. Ce rituel accompli, je me lève, prêt à affronter la suite sans inquiétude : tout est prévu et organisé, je n'ai plus qu'à me laisser porter par l'habitude. Première étape, j'enfile les chaussons qui attendent sagement alignés au pied du lit, puis c'est au tour de mon vieux gilet dont je ne saurai me passer malgré ses multiples accrocs et ses coudes élimés. Une fois la chose faite, pas le temps de traîner : je dispose tout juste d'une demi-heure pour me préparer. Ni plus, ni moins.

Traversant le couloir, je m'arrête dans la salle de bains le temps de me passer un peu d'eau sur les yeux. Une minute. Ma toilette faite, j'attaque la deuxième étape en me dirigeant vers la cuisine. C'est le moment de la journée que je préfère. Avec l'aisance d'une longue pratique, je saisis mon Djezvé, petit récipient de cuivre utilisé pour faire du café Turc. Au fil des ans, j'ai essayé maintes cafetières, toutes plus élaborées les unes que les autres, mais aucune n'est jamais parvenue à égaler le goût de ce café-là. Fort et tendre à la fois, sans la moindre trace d'amertume et ce léger velouté sur la langue... un délice incomparable. Versant dedans l'équivalent d'une tasse d'eau, je mets le tout sur le gaz. Au premier signe de frémissement, j'y ajoute deux carrés de sucre en pâte. J'aime le café *très* sucré. Deux minutes. Je remue le tout avant d'ajouter deux petites cuillères bombées de café moulu. Moment critique car l'eau monte alors à une vitesse vertigineuse : les sens en alertes, je retire avec dextérité le récipient du feu, juste avant que son contenu ne déborde. Tandis qu'une bonne odeur de café envahit la maison, je verse le tout dans ma tasse à travers une petite passoire. Soupirant d'aise, je prends place à la table du salon et je rêve tout en dégustant mon doux breuvage accompagné d'un croissant. Dehors les premiers pépiements

d'oiseaux se font entendre. Il va faire beau. A ma montre, dix minutes se sont écoulées.

Débarrassant la table, je nettoie ma tasse et l'essuie méticuleusement avant de la ranger, puis je retourne dans la salle de bains où je me coiffe et me rase. Sept minutes en tout et pour tout. Ensuite, troisième et dernière étape : direction la chambre. J'ouvre la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air le temps de choisir ma tenue. Dans mon placard, s'étale une rangée de costumes gris, propres et soigneusement repassés. Je saisis un ensemble anthracite mais après réflexion l'échange contre un légèrement plus clair. Pour la chemise, aucune hésitation : elles sont toutes blanches. Comme mes slips et mes chaussettes. Mon pyjama plié et posé au coin du lit, j'enfile mes vêtements et après un rapide regard dans la glace, je me fige. J'allais oublier la cravate ! Une fois encore j'ouvre la penderie. Les cravates, mon péché mignon, ma seule excentricité vestimentaire... j'en ai de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes les matières... Après les avoir soupesées du regard, je me décide pour une cravate à damiers noirs et blancs. Une dernière inspection devant le miroir me rassure : aucune trace de dentifrice ne vient maculer ma joue ou mon menton, ma coupe de cheveux,

comme mon rasage : tout est impeccable ! Satisfait, je prends ma sacoche et ma veste sous le bras et je file : Dix minutes, je suis dans les temps.

La porte fermée, je me dirige rapidement vers ma voiture garée dans l'allée. Un véhicule simple et fonctionnel dont le seul luxe est la couleur d'un beau vert émeraude métallisé. Je ne partage pas l'amour excessif que mes contemporains portent à leur voiture... mais il faut dire qu'en matière d'amour je ne suis pas une référence. A trente ans passés, je suis toujours célibataire. Je vis seul dans mon cottage de trois pièces. Notez que je m'en accommode. Le célibat comporte certains avantages comme le fait de ne pas avoir à composer avec les desiderata de l'autre, ne pas avoir de comptes à rendre ou mieux encore, ne pas avoir à se torturer l'esprit avant d'énoncer la moindre banalité pour trouver *la* formulation qui ne froissera pas la susceptibilité de l'autre...

Ma sacoche fichée sous le bras gauche, je fourrage dans la poche droite de mon imperméable à la recherche de mes clés de voiture. Comme toujours, je trouve tout sauf ce que je cherche : un bonbon à la menthe, les clés de la maison, un trombone, ça peut toujours servir, et même quelque menue monnaie... Force est de constater, qu'elles ne sont pas là.

L'irritation me gagne. C'est tout moi : quoi que je fasse pour organiser et réguler mon existence, il faut toujours que la malchance s'en mêle. C'est un fait : je ne gagne jamais aux jeux du hasard, quand je pioche en aveugle une petite cuillère dans le tiroir de la cuisine je tombe systématiquement sur la seule fourchette à dessert qui s'y trouve, la seule allumette déjà grillée dans la boîte est pour moi... le seul biscuit cassé du paquet... la liste est longue. En pestant contre ce malheureux contretemps qui m'a fait perdre une précieuse minute, je glisse la sacoche sous mon bras droit et entreprends de fouiller l'autre poche... Victoire ! Les clés fugueuses sont bien là.

Le front légèrement moite, je m'apprête à insérer les clés dans la serrure lorsque quelque chose me percute violemment. Le souffle coupé par le choc, je me laisse entraîner par ce qui semble être une tornade humaine. L'instant suivant, je me retrouve plaqué contre le mur de l'allée qui sépare ma maison de celle des voisins.

Collée contre moi, une femme.

Tout ce que je peux voir d'elle, c'est une masse de cheveux blonds cendrés : la tête tournée vers la rue principale, elle ne me regarde même pas. Aussi éberlué qu'ébranlé par ce qui m'arrive j'ouvre la bouche, prêt à apostropher l'inconnue lorsque sa main gantée vient se plaquer durement sur mes lèvres. Comment a-t-elle senti que j'allais crier ? Meurtri par le cuir épais, c'est à peine si je parviens à respirer. Son visage se tourne alors vers moi et deux prunelles d'un bleu d'azur se plantent brutalement dans les miennes.

Dieu qu'elle est belle !

J'en ai le souffle coupé. Son regard affûté comme une lame de rasoir, me charcute le cœur aussi sûrement que l'aurait fait la pointe effilée d'un couteau... malgré la tension dans ses yeux, ses fins sourcils parfaitement dessinés froncés en signe de colère, et la moue menaçante qui déforme sa bouche pulpeuse, malgré la peur qui fait pulser le sang dans mes oreilles et qui me ramolli les jambes, tout ce qui me vient à l'esprit à cet instant précis c'est que j'aimerais goûter à la caresse de sa peau veloutée.

« Chut ! Tu vas nous faire repérer ! » murmure-t-elle, les dents serrées.



Reprenant mes esprits, je tente de me dégager de son étreinte mais elle s'avère incroyable forte. Tandis que je me tortille vainement d'un air ridicule, elle resserre sa poigne, me meurtrissant impitoyablement les chairs. « Tiens-toi tranquille ou je t'explode la cervelle ! » grogne t-elle. Le canon froid du revolver qu'elle plaque alors contre ma tempe vient appuyer ses propos de manière si convaincante que mes jambes se dérobent. Me retenant de justesse, elle pousse un juron et me rabroue violemment : « Ah, non ce n'est pas le moment, redresse-toi ! »

Me maintenant en équilibre de sa poigne improbable, la jeune femme jette un coup d'œil nerveux en direction de ma voiture.

La gorge sèche, je fais une tentative timide : « Ecoutez, c'est sans doute une erreur... »

Je reconnais à peine ma voix dans le murmure craintif que je viens d'émettre.

« Chut ! Ils ne sont pas loin... »